

**THEATRE ANTOINE VITEZ**  
**SAISON 2009/2010 Savons-nous encore mentir ?**

Mercredi 3 mars à 20h30

**TROISIÈME NUIT DE WALPURGIS**

De Karl Kraus

Mise en scène et jeu : José Lillo



Théâtre Antoine Vitez - Université de Provence  
29 avenue Robert Schuman – 13621 Aix-en-Provence cedex 1  
04 42 59 94 37 – [theatre.vitez@univ-provence.fr](mailto:theatre.vitez@univ-provence.fr)  
<http://theatre-vitez.com>

# TROISIEME NUIT DE WALPURGIS

de Karl Kraus

\* \* \*



*Ces « millions de gens qui ont tout sous les yeux et ne remarquent rien »...*

Karl Kraus

une co-production le théâtre de saint-gervais, attila entertainment, my beautiful 17 théâtre



*La vie de l'écrivain et journaliste viennois Karl Kraus (1874-1936) se confond avec l'inlassable bataille qu'il mena dans sa revue Die Fackel (Le Flambeau) contre la corruption de la langue et donc de la morale. Cette nouvelle revue éditée de 1899 à 1936 analysait dans un esprit de liberté les événements et leur présentation par la presse, fustigeant notamment la stupidité belliciste de 1914. La Troisième Nuit de Walpurgis décrit la survenue et la pénétration insidieuse du national-socialisme dans les esprits.*

*de la nuit à moins de nuit*

Karl Kraus, dont le nom n'évoque à peu près rien dans le domaine des affaires intellectuelles et culturelles contemporaines publiques, a donné, en 1933 et en langue allemande, à Vienne, un texte bouleversant de lucidité, d'intégrité, d'exigence, dont, incompréhensiblement, aucun éditeur en France n'avait jusqu'à présent voulu. « Analyse de l'installation du nazisme dans les esprits », *Troisième Nuit de Walpurgis*, rédigé de début mai à septembre 1933, convoque inlassablement dans sa trame les faits, actes, crimes, paroles, déclarations, réactions, raisonnements, diffusés et commis, de parts et d'autres. Ils sont, dès 1933, insoutenables.

S'il est patent que le national-socialisme dès son accession au pouvoir a été une criminalité organisée, manifeste, à prétention totalitaire avouée, il est sidérant de considérer, à la lumière des faits rapportés dans *Troisième Nuit de Walpurgis*, la léthargie mondiale du sens commun et son corrolaire inassumable, l'admissibilité de ce qui se produisait alors sous ses yeux et à sa porte.

Le matériau par lui employé ne provient pas de sources occultes ou privées comme, par un réflexe de défense, au contact du texte, les lecteurs contemporains que nous sommes seraient portés à le croire, mais des médias de masse. De tout ce qui a fait *l'actualité* de l'époque et qui, par conséquent, était à la portée de l'entendement de tous.

Il aura fallu attendre 72 ans pour qu'une traduction française voit le jour et que l'ouvrage soit enfin publié. Printemps 2005, les éditions Agone, coup sur coup, sortent de presse *Les Derniers Jours de l'Humanité*, du même Karl Kraus – pièce de théâtre monumentale de 800 pages, réquisitoire accoustique contre la première guerre mondiale – et, enfin, *Troisième Nuit de Walpurgis*. Le livre est accompagné d'un avant-propos de son traducteur émérite Pierre Deshusses et d'un essai de 200 pages de Jacques Bouveresse, professeur ès philosophie au Collège de France à Paris, sous forme de préface magistrale : « *Le livre de Kraus reste encore aujourd'hui absolument fondamental non seulement pour comprendre ce qu'a été le nazisme, mais également pour analyser une évolution qui est toujours en cours et probablement loin d'avoir déjà produit tous ses effets.* »

Bréviaire d'une lucidité isolée, celle de Kraus, celle des milliers de victimes directes alors affrontée à ce cauchemar qui n'en fut pas un mais, dès 1933, le réel sanglant en actes, *Troisième Nuit de Walpurgis* est écrit sous forme d'adresse à l'entendement, à qui veut bien prêter l'oreille au récit effarant de la démolition barbare de l'espèce humaine par elle-même et en direct.

## Les Inrockuptibles

On abuse tant de l'expression « événement éditorial » que lorsqu'il s'en produit un vrai – et cela arrive parfois –, on a de fortes chances de passer à côté. La publication en français pour la première fois de Troisième nuit de Walpurgis constitue bien ce qu'il convient d'appeler au sens strict un événement éditorial.

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz, n°89, 10-12/2005

Depuis la création de son journal *Die Fackel* (Le Flambeau), ses descriptions critiques décrivent les dérives politiques de l'Allemagne nazie. Le présent récit analyse et décrit la montée du nazisme et sa « percolation » dans les esprits. Kraus relate les préparatifs de guerre, les premiers camps de concentration d'Oranienburg et de Dachau, les dispositifs antisémites, l'attitude des politiciens, des intellectuels, des journalistes et des écrivains, ainsi que les structures de la nouvelle société allemande nazifiée. Il analyse également la langue, véhicule de propagande, ses mensonges, ses falsifications de la vérité. Ses hallucinantes et sarcastiques descriptions font de lui un écrivain à part entière, mais aussi un des esprits les plus lucides de son temps, car il fut l'un des premiers à saisir la portée de la catastrophe à venir.

Le Monde diplomatique, Alain Accardo, 08/2005, Karl Kraus, contre l'empire de la bêtise

La barbarie moderne n'a pas diminué, mais elle a appris à se farder davantage. On fera remarquer que cette dénonciation est déjà, de façon de plus en plus explicite, à la base du refus que beaucoup de gens opposent au système établi. Il n'est pas douteux, en effet, que des personnalités, voire des petits groupes militants, font preuve d'une lucidité, d'une rigueur de pensée et d'un courage intellectuel et moral qui pourraient être qualifiés de krausiens, même si ces qualités ne s'accompagnent pas nécessairement d'un égal talent de satiriste. Mais l'existence d'un courant de critique radicale ne saurait faire oublier la persistance massive de ce qui constituait la cible centrale de Kraus et qu'il désignait globalement du terme de « *bêtise* ». Pratiquement tous les ingrédients de l'effarante stupidité qu'il stigmatisait sans relâche dans sa revue *Die Fackel* et dans ses livres, sont toujours agissants dans le monde actuel, et souvent même se sont renforcés.

Charlie Hebdo, Marianne Dautrey, 25/05/2005, Karl Kraus, reporter de l'Apocalypse

Peu d'hommes ont fait de leur vie une affaire publique et fait des affaires publiques le souci de leur vie, leur existence se résumant à leurs prises de position – publiques. Cette solitude était, pour Kraus, le moyen de se créer un espace de parole absolument libre et souverain et d'en contrôler tout le déroulement. Il allait jusqu'à dire ses textes en personne, voire à les vociférer dans des théâtres, des associations ouvrières ou même des places publiques, à Vienne, à Berlin mais aussi à Paris... « *Peut-être suis-je le premier exemple d'un écrivain qui vit aussi son écriture comme un acteur* », disait Kraus. Parce que cet espace de parole ne signifiait en aucun cas pour lui le lieu d'une expression personnelle ou subjective. Styliste

satiriste redoutable, il y faisait s'entremêler, aux côtés de la sienne, toutes les prises de parole de ses contemporains, les répétant à la lettre, les mimant féroce­ment, sans omettre de faire le recensement de leurs faits et gestes.

Les Inrockuptibles, Sylvain Bourmeau, 27/04/2005-03/05/2005, Entretien avec Jacques Bouveresse, Ce que savait Kraus

(Jacques Bouveresse) Elias Canetti, quand il a reçu le prix Nobel, a pris soin d'expliquer qu'il n'aurait jamais obtenu une telle distinction s'il n'avait pas été précédé en littérature par quatre écrivains autrichiens essentiels : Karl Kraus, Franz Kafka, Hermann Broch et Robert Musil. Mais il s'en faut certainement de beaucoup, encore aujourd'hui, que Kraus soit, de façon générale, mis sur le même plan que les autres. Rien ne l'a probablement desservi davantage que la tendance à le considérer comme un polémiste et un pamphlétaire qui n'a guère écrit que des textes de circonstance et n'a pas produit d'œuvre littéraire qui puisse être comparée à la leur. C'est au fond l'objection qui avait été formulée par le comité Nobel quand, entre 1926 et 1930, Kraus a été proposé à trois reprises par des Français pour le prix Nobel de littérature. Si j'évoque cet épisode, c'est pour remarquer qu'il y a eu une époque où il était tout à fait connu et très admiré en France. Et je me permets d'insister sur son degré d'influence, à une certaine époque, sur les penseurs de l'école de Francfort, non pas seulement Benjamin, qui lui a consacré un essai fameux, mais également Adorno et Horkheimer.

Libération, Robert Maggiori, 19/05/2005, Kraus en avant

Il avait, selon le mot d'Elias Canetti, le « *génie de l'indignation* », et, surtout, celui de la dire en des formules ciselées au scalpel, qui, dès lors, devenaient des sanctions du « *Jugement dernier* ». Qu'on fasse fi de toutes les nuances de la langue le faisait pleurer, qu'on écrive mal le blessait, qu'on pût séparer l'esthétique de l'éthique le mettait hors de lui, discuter de la place d'une virgule ou de la mauvaise qualité de l'encre d'imprimeur l'occupait des heures, au Café Central. Il le dira – évidemment à l'adresse des journalistes honnis – en quelques aphorismes : « *La langue est la mère, non la fille de la pensée* », « *La parole écrite doit être l'incarnation naturellement nécessaire d'une pensée et non la livrée mondaine d'une opinion* », ou encore « *On doit à chaque fois écrire comme si l'on écrivait pour la première et la dernière fois. Dire autant de choses que si l'on faisait ses adieux et les dire aussi bien que si l'on faisait ses débuts* ».

Le Temps, Wilfred Schniltknecht, 23/07/2005, Karl Kraus, en guerre contre son époque

Malgré ce diagnostic sombre, Kraus poursuit sans relâche sa lutte pour la culture. Dès 1933, il dédie à l'avènement du nazisme un stupéfiant essai de satire et de critique, *Troisième nuit de Walpurgis*, qu'il ne publie pas, par crainte que les représailles s'étendent à ses amis. Contre le monstrueux irrationalisme hitlérien, la contamination du langage par une propagande infâme et l'irresponsabilité des intellectuels qui la soutiennent, Kraus y déploie les armes de l'intelligence et du style. De la citation à l'épigramme, du jeu de mots aux références goethéennes, fréquentes déjà dans *Les Derniers Jours de l'humanité*, du paradoxe à la parodie et du pathos à l'ironie, la littérature éclaire l'histoire. Dans un prodigieux jaillissement, la pensée fascine et défie, et ses voltes singulières peuvent satisfaire et ravir les lecteurs les plus exigeants.

Le Courrier, Rétorique Sanglante, interview de Jacques Bouveresse

La satire peut-elle encore quelque chose contre le délire et la folie ? Et, de façon plus générale, que peut-on encore faire quand la décadence morale est devenue telle que la protestation morale ne peut tout simplement plus être entendue ? Un autre problème est le fait que, comme le dit Kraus, à notre époque le ridicule ne tue plus, il est même devenu un élixir de vie. Certaines émissions de télévision, réellement ou prétendument satiriques, font aujourd'hui manifestement plus de bien que de tort à ceux qu'elles prennent pour cibles.

Giorgio Agamben, Gloses marginales aux Commentaires sur la société du spectacle

S'il existe, en ce siècle, un écrivain auquel Debord accepterait peut-être d'être comparé, c'est Karl Kraus. Et si l'on pouvait imaginer quelque chose qui corresponde à la voix hors champ qui dans les films de Debord accompagne l'exposition du désert des décombres du spectacle, rien ne serait plus juste que la voix de Kraus qui, au cours de ces fascinantes lectures publiques décrites par Canetti, met à nu la secrète et féroce anarchie du capitalisme triomphant. Comme poète satirique, il est réellement « l'un des derniers épigones qui habitent l'antique maison du langage.

*à la scène, notes d'intentions*

Pas un spectacle,  
un espace public, s'adresser ça dans un espace public.  
La date, là, à l'arrière. 1933.

Ça va très vite, c'est une écriture qui va très vite, très articulée,  
Qui charrie le corps.  
La dire par cœur, la penser par cœur.  
A la vitesse de l'esprit, là, maintenant.  
Implication permanente.

Pas de représentation.

Les yeux dans les yeux.

Pas d'identité, pas de forme.

Pas de communication. *De la réconciliation non-prématurée.*  
Parler le livre, soutenir les assertions,  
S'envoyer ça dans l'entendement.

Jeu de lumière aléatoire. Automation. Programme, circuits, minuterie, bascule hasardeuse des effets de lumière. Pas de régisseur. Pas de représentation.

Autonomie de l'acte, pas de coercition.  
Pas de complicité malicieuse, pas de performance publicisée.  
Aucune complaisance, même pas pour les larmes.

Le coût exorbitant des injonctions.

De la maladresse et, surtout, de la clarté.  
Et surtout pas de neutralité,  
Et surtout pas de propreté spectaculaire.  
Du scandale, de la mesure.  
Autant que possible.

Ça, à recommencer, à chaque fois.

*Karl Kraus et son siècle*

**Ludwig Wittgenstein**, *Carnets de Cambridge et de Skjolden*, p.74

13 – 10 – 31. Je me suis souvent cassé la tête en me demandant pourquoi je ne suis pas meilleur que Kraus & des esprits de la même famille & me le suis douloureusement reproché. Mais quelle infinie vanité il y a dans cette pensée !

**Imre Kertész**, *Un Autre*, p. 78, *Actes Sud*

La pureté des concepts recèle toujours une consolation. Pour reprendre Karl Kraus, la situation est désespérée mais pas (encore) totalement. Avec une révérence polie, je peux encore décliner l'invitation à mon exécution – et c'est là mon devoir, tant pratique que spirituel.

**Robert Musil**, *Journaux, T.II, Seuil*, p.369.

Il y a deux choses contre lesquelles on ne peut pas lutter, parce qu'elles sont trop longues, trop épaisses, n'ont ni tête ni pied : Karl Kraus et la psychanalyse.

**Max Horkheimer**, *Cahiers de l'Herne Karl Kraus*, p.204.

Comparé à son analyse de la langue, les instruments de la sociologie officielle sont émoussés et inoffensifs. Les enseignements que la sociologie du langage peut trouver chez Kraus sont inépuisables ; elle ne pourra pas plus se passer de lui que la psychologie officielle ne peut se passer de la psychanalyse.

**Sigmund Freud**, *Lettre à Karl Kraus du 12 janvier 1906, Correspondance 1873-1939*, Gallimard, p.268.

J'ai trouvé à plusieurs reprises mon nom mentionné dans la *Fackel* ; cela a sans doute été dû à la correspondance partielle entre vos idées et vos efforts et les miens.

**Pierre Bourdieu**, *Interventions 1961-2001, Agone*

Karl Kraus nous offre une sorte de manuel du parfait combattant contre la domination symbolique. Il a été un des premiers à comprendre en pratique la forme de violence symbolique qui s'exerce sur les esprits en manipulant les structures cognitives.

**Hannah Arendt**, *Vies Politiques, Walter Benjamin, Tel, Gallimard*

Souvent une époque marque le plus visiblement de son sceau l'homme qui a été le moins formé par elle, s'est tenu le plus éloigné d'elle et a par conséquent le plus souffert sous elle. Ainsi en alla-t-il avec Proust, avec Kafka et Karl Kraus, ainsi en alla-t-il aussi avec Benjamin. (p.268)

<...> chez Benjamin la magnifique phrase de Brecht au sujet de Karl Kraus : « Lorsque le siècle porta la main sur soi, il fut cette main. » (Schriften II, 174).

*extraits de Troisième Nuit de Walpurgis*

« Y'en a marre de l'hôrreur. » C'est la formule de conjuration qui jamais ne se tourne contre les assassins mais plutôt contre les victimes, toujours contre les messagers du crime, et qui est en accord avec le manque d'imagination dont a un pressant besoin notre société. On a accordé un crédit sans faille à ceux qui, ayant voyagé en Allemagne, déduisent du fait qu'ils « n'ont rien vu » que rien n'est arrivé et que tout est en ordre. Effectivement il y en a qui ont assisté à bien des choses qui n'ont pas eu lieu sur lesquelles ils peuvent apporter un témoignage direct ; et d'autres encore, qui étaient dans la même situation, peuvent confirmer qu'ils n'ont rien vu. Dans de telles époques, la plus primitive supposition logique, qui est de se demander si ce qui arrive doit forcément être visible et l'être partout, n'a aucune prise ; et encore moins la supposition morale, qui est de se demander s'il ne serait pas plus juste, à l'inverse, de multiplier consciencieusement par dix un cas, si c'est là le seul moyen d'attirer l'attention sur lui, d'éveiller la conscience à cette possibilité, et si c'était entrepris avec conviction que, de fait, ce qui est arrivé est encore dix fois pire. Pour s'assurer de ce qu'ils font, est-ce qu'il ne suffit pas d'entendre ce qu'ils disent et ce qu'ils contestent ? Ceux qui commettent des horreurs n'ont-ils pas admis l'horreur, qu'ils photographient et démentent à la fois, comme une « conséquence de la propagande » ? Quelle misère d'accepter le démenti d'un assassinat comme le fondement de l'apaisement : parce que cela montrerait à quel point la bonne cause est calomniée quand on prétend que sa victime est morte, alors qu'aux yeux effrayés des témoins oculaires elle était allongée « comme morte » !

\* \* \*

« Un Juif, qui ne demandait rien à personne, nourrit ses cinq enfants en faisant commerce de vieilles frippes. Des SA arrivent chez lui et exigent cinq cent marks. Il ne peut les donner parce qu'il ne les a pas ; il n'a d'ailleurs jamais vu autant d'argent de sa vie. Ils le frappent jusqu'à ce qu'il s'effondre en gémissant. Il finit par dire dans un râle : « Dans la commode, il y a 30 marks pour le loyer. » Ils prennent l'argent. Puis ils lui font absorber un litre entier d'huile de ricin, le mettent dans un sac de jute qu'ils nouent autour de son cou et le traînent dans la cave. L'huile fait son effet et l'homme passe quatre jours à mariner dans ses excréments et dans l'urine. On finit par entendre ses cris depuis la rue. Un charcutier vient le délivrer. Lorsque la victime sort de la baignoire, son corps est rongé par la saleté, comme s'il avait passé des heures attaché sur une fourmilière. »

\* \* \*

Et si surtout la perte de la culture n'était pas achetée au prix de vies humaines ! La moindre d'entre elles, ne serait-ce même qu'une heure arrachée à la plus misérable des existences, vaut bien une bibliothèque brûlée. L'industrie intellectuelle bourgeoise se berce de l'ivresse jusque dans l'effondrement lorsqu'elle accorde plus de place dans les journaux à ses pertes spécifiques qu'aux martyres anonymes, aux souffrances du monde ouvrier, dont la valeur d'existence se prouve de façon indestructible dans la lutte et l'entraide, à côté d'une industrie qui remplace la solidarité par la sensation et qui, aussi vrai que la propagande sur les horreurs est une propagande de la vérité, est encore capable de mentir avec elle. Le journalisme, qui juge mal de la place à accorder aux phénomènes de la vie, ne se doute pas que l'existence privée, comme victime de la violence, est plus près de l'esprit que tous les déboires du négoce intellectuel.

\* \* \*

Avec l'Allemagne, il faut parler allemand. On pourrait déjà se simplifier les relations en admettant d'emblée que c'est toujours le contraire de ce qui est dit qui est pensé, même si ce n'est pas sûr. Sait-on comment un lion voit les choses ? On peut seulement le juger d'après ce qu'il fait ; s'il se mettait soudain à parler, qui sait quel communiqué sortirait de sa gueule et de quelle façon il exposerait que ces actions ont été faites pour le bien du royaume et que, d'un point de vue éthique, aucun autre prédateur ne saurait lui être comparé. Le secret dont dispose le Prussien pour travailler les impressions est toujours esquissé mais jamais révélé, surtout dans l'inébranlable assurance d'avoir du succès dans des entreprises condamnées à échouer. Il ne recule devant aucun progrès technique pour démontrer au monde ad oculos et aures ce qui doit déplaire à ce dernier et chercher son approbation sur des phénomènes dont le monde n'a pas du tout envie de partager le caractère contemporain. Mais on pourrait croire qu'une majorité d'Allemands, qui est faite de créatures de Dieu, éprouvent un malaise à entendre ces grandes gueules par nature auxquelles elle est livrée ; on pourrait espérer que le développement des possibilités acoustiques de la radio et les possibilités optiques d'une presse illustrée leur inculque la conscience de l'absurdité à laquelle est maintenant soumise leur existence culturelle. Les Allemands ne se rendent-ils pas compte – car les autres s'en rendent compte – non seulement qu'aucune nation ne se réfère aussi souvent qu'elle au fait qu'elle en est une mais que le reste du monde n'emploie pas aussi souvent en une année le terme de « sang » que ne le font les radios et les journaux allemands en une journée ? Le sang et la terre, comme si cela n'existait qu'ici ! Et toujours de nouvelles définitions de l'Allemand, de l'Allemande et de ce qui est allemand, comme si tout venait juste d'être découvert par une expédition allemande.

\* \* \*

Lorsqu'une certaine madame Jankowski s'est effondrée suite aux traitements infligés par des hommes de la SA – ce qui n'a rien d'étonnant quand une douzaine d'hommes armés sont en face d'une femme seule-, le *Times* se fend d'un article. Mais lorsqu'un membre de l'office de la presse du Reich, le *Reichspressamt*, explique : « Cette madame Jankowski a eu ce qu'elle méritait. Vous pouvez sans problème faire état de cette déclaration ! », ce même *Times* ne prend pas note. Pas plus qu'il ne relève que c'est parce qu'elle s'en est sortie avec un état d'invalidité permanent qu'on a engagé contre elle une procédure pour propagande sur les horreurs.

\* \* \*

Un couple est conduit par les rues dans une voiture, un panneau autour du cou :

« J'ai déshonoré une femme allemande. »  
« Je me suis donnée à un Juif. »

Outre les noms et les adresses, on pouvait lire dans le compte rendu :

« Elle a l'impudence de paraître au bras d'un Juif dans des lieux publics... Nous ne la citerions pas avec son nom et son adresse si cette misérable bonne femme qui a oublié sa race avait *tenu compte de l'époque nouvelle* que nous vivons et s'était tenue à l'écart des individus étrangers à notre race. *Elle ne l'a pas fait*. Son attitude est une honte pour la fierté de notre race et la conscience nationale. Voilà pourquoi elle doit être exposée aux yeux de tous. *Tous*

*ses voisins* sont indignés de cette souillure faite à la race et *nous ne pouvons que nous réjouir de cette réaction très saine*. Peut-être se trouvera-t-il un Allemand courageux pour dire ses quatre vérités à cette putain pour les Juifs... nous demandons à tous les Allemands conscients de leur race de *faire attention* à ces putes chrétiennes qui se commettent avec des Juifs et de *nous communiquer leur adresse ainsi que celle des Juifs, sans oublier les faits...*

A Mannheim, il y a dans le journal une rubrique intitulée « Des petites chéries de Juifs te regardent ! » avec photos à l'appui et cette question : « Qui les connaît ? »

\* \* \*

Souvent il suffit d'écouter la radio quand on recherche la vérité. Moi, par exemple, il m'a suffi d'assister à un « entretien à bâtons rompus avec des détenus en préventive » qui ont donné personnellement tous les renseignements souhaités ; l'émission portait vraiment ce titre. C'étaient, « pour se défendre des mensonges colportés à l'étranger », des discussions entre le commissaire, un représentant du service de presse et de vrais prisonniers, pas des figurants, qui ne présentaient, et cela fut dit aux oreilles de millions d'auditeurs, « aucune trace visible de blessures ».

\* \* \*

« Dans quelques pays étrangers, la propagande dirigée contre l'Allemagne s'est de nouveau réveillée pour affirmer faussement que le NSDAP visait l'intégration de certaines parties de la Suisse, de la Hollande, de la Belgique, du Danemark, etc. Aussi insensé que soit ce genre de médisances, il trouve toujours du crédit ici ou là. La direction du Reich insiste donc sur le fait qu'en Allemagne aucun individu sérieux ne pense le moins du monde à porter atteinte à l'indépendance d'autres Etats ! »

Le « etc. » veut sans doute dire : Autriche et Tchécoslovaquie.

\* \* \*

« Le temps des gratte-papier et des jeunots du code juridique est révolu », il s'agit maintenant d'endurcir le *corpus juris* et de le remplir de l'esprit propre à l'Etat national-socialiste, but auquel, en accord avec l'intérêt professionnel, le symbole apposé devant la baraque est adéquat : une potence où est pendu un code juridique, ce qui, à en croire les illustrations, a fait se tordre de rire les jeunes étudiants en droit. Enfin, dans la mesure où des étudiants en philosophie, et hélas aussi en théologie, sont occupés à barbouiller des croix gammées sur des devantures de magasins juifs, toutes les facultés seraient déjà orientées vers la nouvelle destination.

\* \* \*

Je dois avouer que je me suis soustrait par avance à l'influence qu'a exercée *Mein Kampf*, vu que je suis davantage occupé par mon propre combat.

Karl Kraus

Diplômé de l'école de théâtre Serge Martin, il met en scène et joue, en 1999, *Woyzeck* de Georg Büchner et, en 2001, *Penthésilée* de Heinrich von Kleist. Il joue dans *Les Nuisances d'Orphée*, de Mattéo Zimmermann, *Outrage au Public* de Peter Handke, *Don Juan ou l'Amour de la Géométrie* de Max Frisch, mis en scène par Lorenzo Malaguerra. Il met en voix, pour la Villa Bernasconi, François Vassali, Réjane Desvignes et Mathias Brambila et rejoint en 2004 le collectif *Qui Va là* avec lesquels il crée *Vaisseaux Brûlés* qui est joué en 2005 au Théâtre de la Bastille, à Paris. Il signe en amont la dramaturgie d'*Oedipe Roi* de Sophocle pour le Théâtre de Saint-Gervais. Il met en scène en 2006 *Les Nuits Blanches*, de Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski au Duplex. En 2007 il adapte, met en scène et joue *Troisième Nuit de Walpurgis* de Karl Kraus au Théâtre de Saint-Gervais. Le spectacle bénéficie de prolongations lors de sa création et est sollicité en 2008 par l'Institut d'Etudes Politiques Internationales de l'Université de Lausanne comme cadre de référence lors du séminaire Langage, Vie et Politique en présence du philosophe Jacques Bouveresse. Le cinéaste Frédéric Choffat en extrait un essai cinématographique réintitulé *Walpurgis*. En 2009, il joue dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare, mis en scène par Lorenzo Malaguerra et recrée à la demande de Jean Liermier pour le Théâtre de Carouge *Les Nuits Blanches*, qui est joué six semaines à guichet fermé. En 2010, il reprendra *Troisième Nuit de Walpurgis* au théâtre de Saint-Gervais.

*fiche technique*

---

*troisième nuit de walgurgis, de karl kraus*

mise en scène, adaptation, jeu et scénographie : José Lillo

lumière : Rinaldo del Boca

assistante : Julia Batinova

lieu : théâtre de Saint-Gervais de Genève, 7ème

agenda : du 2 au 14 février 2010

durée : 1h50

statut : reprise

une production : théâtre de Saint-Gervais & Attila Entertainment

contact : Attila Entertainment, José Lillo, rue Royaume 10, 1201 Genève  
mail : [joselillo@voilà.fr](mailto:joselillo@voilà.fr)  
natel : +4176.446.5271.